

Prologue **état des lieux**

Le monde se divise en deux catégories. Ceux qui ont un pistolet chargé, et ceux qui creusent. Toi... tu creuses.

Clint Eastwood à Eli Wallach
Le Bon, la Brute et le Truand

4 janvier 2032 :

Dix-neuf ans après la fin de la guerre, la planète Terre présentait un étrange tableau. Le monde était désormais coupé en deux moitiés inégales. L'une comprenait le Canada et les États-Unis et l'autre... tout le reste. Ces deux blocs antagonistes étaient séparés par le Mur, gigantesque muraille de fer, de béton et de champs électromagnétiques destinée à empêcher les intrus d'entrer dans la zone dite protégée... et les candidats à l'évasion de s'enfuir vers un lointain Eldorado. Un fort contraste existait entre ces deux fractions de planète. Pour caricaturer la situation, on pouvait imaginer les pays encerclés par le Mur comme un individu maigre et triste, dont le poids diminuait de jour en jour, tandis que le secteur « ouvert » affichait une bedaine de rentier. C'était très schématique, mais résumait assez bien les choses.

En effet, les pays qui régentaient autrefois le monde déclinaient à grande vitesse. Ils étaient coupés de leurs sources d'approvisionnement en pétrole, que les producteurs leur vendaient à prix d'or, quand ils acceptaient de leur céder une faible partie de leur stock. Les denrées un tant soit peu exotiques ne parvenaient plus sur les marchés. On était revenu au sucre de betterave et d'autres plantes moins alléchantes. Le café avait de nouveau disparu du menu, tout comme le chocolat. Des régions entières avaient été détournées de leur usage touristique pour servir à l'agriculture, car les céréales et la viande importées d'Amérique du Sud et d'Asie n'arrivaient plus. Il avait aussi fallu transformer des zones agricoles pour leur faire produire du coton ou du caoutchouc, partout où le climat le permettait. Les centrales nucléaires tournaient au ralenti puisque les importations d'uranium d'Australie et d'Afrique du Sud étaient au plus bas. La plupart des industries avaient bien du mal à écouler leurs réserves de produits finis sur le seul marché intérieur. On approchait la saturation en biens de consommation.

Quelques branches de l'économie se portaient cependant mieux que les autres. Le marché de la construction écologique et les fabricants de matériaux isolants connaissaient un succès inouï. Le manque d'énergie électrique ou fossile pour alimenter les systèmes de chauffage obligeait en effet les habitants à renforcer l'isolation de leurs demeures ou à se procurer du matériel pour fabriquer eux-mêmes leur électricité. Les actions des sociétés spécialisées dans l'énergie solaire ou éolienne montèrent en flèche. Certains constructeurs automobiles avaient pensé surfer sur la vague du « zéro

pétrole » en mettant au point des moteurs à hydrogène totalement non polluants ou des piles à combustible adaptées à l'usage domestique. Mais la recherche ne suivait pas. Les laboratoires de l'État ne recevaient plus assez de financements. Quant aux instituts privés, ils avaient très vite compris qu'ils trouveraient plus de débouchés auprès des clients du Sud qu'auprès de Nordistes désargentés. En conséquence, de nombreuses firmes avaient déménagé usines et bureaux vers les pays en bonne santé économique, avant même que le Mur ne fût achevé. Ces départs précipités se firent aux dépens des employés d'Amérique du Nord, qui perdirent leur travail du jour au lendemain. Le taux de chômage atteignait des niveaux record et la dette publique également.

La situation politique n'était guère plus brillante. Face à la montée de la contestation sociale provoquée par les délocalisations et l'inflation galopante, le gouvernement, déjà peu enclin à la discussion, s'était radicalisé. La police avait carte blanche pour réprimer les manifestations. Les écoutes téléphoniques redevinrent monnaie courante, de même que les perquisitions systématiques. Chaque grande ville disposait d'un réseau de vidéosurveillance qui exaspérait les citoyens au plus au point, car les caméras consommaient des watts qui faisaient cruellement défaut à leurs foyers. La toute nouvelle Union Américaine avait aussi été dotée d'une sorte de brigade internationale de répression, qui avait officiellement pour mission de traquer les trafiquants, mais qui œuvrait surtout contre les objecteurs de conscience et les dissidents.

Les États-Unis avaient également opté pour une théocratie qui dut réjouir, à titre posthume, bien des ayatollahs. Poursuivant sur la lancée des années 2000, les Américains se tournaient uniquement vers Dieu et ses représentants sur Terre pour régler leurs problèmes. Les tribunaux se fondaient sur la Bible pour rendre leurs verdicts, les écoles enseignaient la théologie pendant la moitié de l'année, les homosexuel(le)s étaient prié(e)s de changer d'orientation en vitesse, tandis que les médecins se voyaient sévèrement contrôlés. Ceux qui osaient prescrire des médicaments anticonceptionnels ou pratiquer un avortement étaient passibles de la peine de mort immédiate et leurs clientes, de nombreuses années de prison.

Des pratiques natalistes se retrouvaient un peu partout dans le monde, sans être cependant assorties de menaces aussi terrifiantes. La guerre avait fait disparaître environ soixante-quinze millions d'individus dans l'immédiat, et environ autant durant les mois qui avaient suivi la fin du conflit. Toutes les nations avaient bien l'intention de regarnir les effectifs, ne souhaitant pas se trouver à la traîne dans le domaine démographique. Hélas, cette pieuse pensée restait lettre morte derrière le Mur. Faire des enfants restait relativement simple. Mais il fallait ensuite les nourrir, les soigner et les éduquer. Dans les conditions actuelles, cela relevait presque de l'exploit. De plus, le rythme des naissances ne parvenait pas à compenser l'hémorragie au niveau des frontières. Malgré le Mur et ses gardiens, des transfuges parvenaient à rentrer en zone Sud pratiquement chaque semaine, en nombre toujours croissant.

Par un effet de vases communicants, toute la section hors-Mur arborait une bonne mine économique et politique parfaitement indécente aux yeux de ses malheureux voisins d'Amérique du Nord.

L'exil des entreprises vers des cieux plus cléments fournissait une manne d'emplois variés, depuis l'ouvrier jusqu'à l'ingénieur hautement qualifié. Les étudiants n'avaient plus besoin de s'expatrier

pour finir leurs études ou trouver un travail décent, ce qui leur permettait de réinjecter une part plus grande de leurs revenus dans le marché local, qui autrefois étaient consacrés aux voyages vers le pays natal et au paiement du loyer dans une capitale européenne ou américaine. Les exportations ne dépendaient plus des ordres de la Bourse mondiale, mais des besoins des pays acheteurs. Partant de là, les petits exploitants virent leurs revenus augmenter de façon substantielle. Ils purent donc moderniser leurs techniques, tout en conservant suffisamment d'argent pour pouvoir acheter le nécessaire en cas de mauvaise récolte.

Le mode d'administration avait également changé. Un peu partout, on avait abandonné le système occidental pour revenir à des principes communautaires. Cela causait une forme de repli sur soi mais les tenants de cette forme de gestion n'y voyaient qu'un inconvénient mineur par rapport à l'avantage de pouvoir gérer seul ses affaires sans ingérence étrangère.

Autre conséquence inattendue de la coupure entre les deux secteurs, nombre de religieux en poste dans diverses régions de l'hémisphère Sud ne recevaient plus aucun soutien de la part de leurs Églises respectives. Beaucoup furent forcés de quitter leur paroisse, par manque de moyens ou à cause de l'hostilité grandissante de la population locale. Une Église sans évêques, sans argent et dont les lieux de culte se dégradent n'inspire en effet plus beaucoup de respect.

Au milieu de cette nouvelle distribution des cartes, les experts continuaient à se demander comment le monde avait pu être réorganisé en si peu de temps et de façon si radicale. Ils s'expliquaient aussi très mal les dizaines de millions de morts alors que le nombre de batailles de grande ampleur avait été relativement restreint. Aucun n'avait pensé à analyser en détail les conséquences d'une coupure d'électricité à l'échelle planétaire : plus de respirateurs dans les hôpitaux, plus de chauffage dans les maisons, plus de lumière nulle part... Sans compter le rationnement, qui avait rapidement éliminé les individus les plus mal en point, et l'impossibilité d'acheminer les stocks de médicaments aux populations qui les réclamaient.

Bien loin de ces considérations, les sorciers-dragons profitaient de l'embellie dans la Zone Ouverte et menaient une vie somme toute très agréable. Après le départ de Telen et de ses deux acolytes, la confrérie de magiciens s'était dispersée, de même que la colonie de dragons qui les accompagnait toujours. Les grandes créatures disposaient d'un vaste choix d'habitats et prospéraient dans un écosystème où personne ne pouvait leur faire concurrence. Quant à leurs alliés humains, si certains avaient une bonne idée de l'endroit où ils souhaitaient finir leurs jours, d'autres avaient trouvé leur point de chute en lançant des fléchettes sur une carte. Une fois l'endroit sélectionné, ils y transportaient leurs pénates. Cette répartition *a priori* aléatoire présentait un réel avantage. Chaque sorcier projetait autour de lui une sorte de « bulle » d'énergie qui tendait à court-circuiter les systèmes électroniques lorsqu'elle était trop puissante. L'Ennemi avait su tirer parti de cette propriété lors de sa tentative de conquête en saturant tous les systèmes. Le fait d'envoyer les enchanteurs aux quatre coins du globe permettait d'homogénéiser le niveau de cette énergie en assurant une présence à peu près égale sur l'ensemble de la surface planétaire. Ajuster le niveau à la bonne valeur pour que sorciers et normaux pussent vivre en harmonie avait demandé beaucoup de travail. Même après dix-sept années de recherches et de contrôles poussés, quelques petits incidents

survenaient encore ça et là. Le problème le plus commun était la panne d'ordinateur due à une légère surcharge de magie. Quelques personnes déploraient que les accidents ne touchassent pas davantage les armes à feu. En tant que force armée indépendante, les sorciers s'en félicitaient.

Après avoir été le théâtre d'affrontements sanglants, la Nouvelle-Zélande avait retrouvé son calme coutumier. Le retour à un climat normal avait fait revenir les touristes, qui profitaient avec béatitude de l'été austral sur les plages et les chemins de randonnée de l'Île Nord. Les grandes exploitations agricoles avaient repris la production de vin, de laine ou de fruits, tandis que d'anciennes entreprises de la Zone Murée s'installaient dans la banlieue des grandes villes, attirées par des taxes professionnelles basses et une demande d'emplois grandissante. Les gens n'étaient pas difficiles sur le travail qu'on leur proposait et les embauches se faisaient à un rythme soutenu.

Pendant ce temps, l'Île Sud vivait à l'heure des dragons. Les reptiles volants s'étaient installés à demeure dans les montagnes et les falaises du bord de mer, et très vite, de nombreux nids furent construits, bientôt remplis par les pépiements des dragonneaux. Les grandes créatures avaient subi des pertes durant le conflit qui, sans être aussi dramatiques que celles des humains, demandaient réparation. La démographie dragonnesque connut donc un essor important, tout en restant dans les limites de l'acceptable au point de vue taille du territoire et réserves de nourriture. Il ne restait que fort peu de gobelins de par le monde, et il était hors de question de croquer des humains à la place. Aussi les dragons durent-ils se rabattre sur des proies plus originales. La majorité d'entre eux se convertit au régime piscivore.

A Christchurch, haut lieu de la résistance, la communauté sorcière était devenue un élément incontournable. Les visiteurs auraient été déçus s'ils avaient quitté la ville sans voir un seul lanceur de sorts ou un Mahel. Les sorciers se pliaient avec complaisance à quelques démonstrations. Après tout, s'ils pouvaient convaincre les normaux qu'ils n'étaient pas dangereux... en temps de paix, cela valait bien de se fatiguer un peu.

Une magicienne parmi d'autres, Céleste Tiercy occupait toujours les fonctions de coordinateur pour la Nouvelle-Zélande. Toutes les informations, les rapports et les demandes transitaient par son bureau. La pile de papiers qui s'élevait devant elle dépassait souvent les vingt-cinq centimètres d'épaisseur. La plupart de cette abondante paperasse provenait d'habitants dont les appareils ménagers se détraquaient plus souvent que la moyenne, d'illuminés prétendant avoir vu des animaux bizarres ou de zozos persuadés que des OVNI avaient atterri dans leur jardin. En fait, elle avait un peu l'impression de travailler au service des affaires non-classées du FBI. Elle envisageait aussi d'instaurer un système d'amendes à l'encontre de ceux qui dérangeraient les sorciers-dragons pour rien. Avec une telle méthode, le tas de feuilles devant elle diminuerait sans doute très vite.

Par chance, il lui restait encore un refuge pour échapper aux tâches administratives. Après avoir cédé son logement du QG à un tout jeune sorcier fraîchement arrivé d'Allemagne, Céleste avait fini d'emménager dans une maison près de l'Avon, dont le précédent propriétaire lui avait cédé les clefs contre une somme modique. Lui-même était pressé de quitter la région pour s'installer en Australie.

La jeune femme avait cru comprendre à l'époque que ce monsieur était allergique à la présence de dragons dans un rayon de dix kilomètres autour de son habitation. Elle avait donc fait l'acquisition d'une jolie maison à un étage, peinte en vert clair, avec la traditionnelle véranda au toit de tôle à l'avant et un immense jardin qui descendait jusqu'à la rivière.

Elle y vivait en compagnie de son fils cadet, Edwin, âgé de quinze ans. Il allait au collège à Christchurch et partageait ses journées entre les cours, la maison et l'atelier de Lizzie. L'amie de sa mère s'était définitivement installée en ville, où elle exerçait ses talents de peintre. Edwin profitait ainsi de leçons de dessin et de peinture à moindres frais, et sa chambre était remplie d'un fouillis de feuilles de papier, de feutres, de tubes de couleurs, de pinceaux et autres accessoires. A côté, celle de sa sœur aînée Siwan n'accueillait sa propriétaire que durant les vacances. La jeune fille était partie faire ses études à Sidney et ne revenait que rarement au bercail, très occupée par une multitude d'amis et de petits boulots. A chaque fois que Tiercy regardait ses enfants, elle se souvenait avec amertume que ses propres parents n'avaient jamais voulu les voir.

L'autre résident permanent était Temin, père de Siwan et Edwin. Il avait à présent cinquante et un ans. Sachant qu'un Mahel ne vivait guère plus d'une soixantaine d'années, il approchait doucement mais sûrement de sa fin. Il avait déjà perdu une partie de son entrain et agissait plus lentement qu'avant. Tout le monde prédisait qu'il n'en avait plus pour très longtemps et que sa compagne devrait passer toute seule les nombreuses années qui lui resteraient à vivre.